


BANDE DESSINÉE
Le retour d'Astérix

L'irréductible Gaulois nous revient dans son 36e album, «Le papyrus de César». Sortie ce mercredi par Toutatis!

PAGE 14

CRÉATION Le TPR voyage avec Ella Maillart et Annemarie Schwarzenbach.

Sur la voie de deux pionnières



Au cours de leur périple, Ella Maillart (Joëlle Fontannaz, à dr.) tentera d'arracher Annemarie Schwarzenbach (Camille Mermet) à ses tourments. SP-HÉLÈNE TOBLER

PROPOS RECUEILLIS PAR
DOMINIQUE BOSSHARD

Juin 1939. A la veille de la Deuxième Guerre mondiale, une Ford Roadster Deluxe quitte la Suisse et met le cap sur Kaboul, via l'Iran. A son bord, deux femmes. Ella Maillart, voyageuse déjà célèbre, et Annemarie Schwarzenbach, «ange inconsolable» dépendant de la morphine. De ce périple, chacune a tiré un récit, «La voix cruelle» pour l'une et «Où est la terre des promesses?» pour l'autre. Metteuse en scène, Anne Bisang y a puisé de quoi nourrir «Sils-Kaboul», une création qui s'inscrit dans le projet «Les belles complications» initié par le TPR (notre édition du 3 octobre). Le départ est donné ce soir à La Chaux-de-Fonds, sur les planches de Beau-Site.

Anne Bisang, qu'est-ce qui vous intéressait dans ces deux destins?

Ces personnages ont une singularité qui reste toujours aussi vive aujourd'hui. Leur indépendance, leur goût de la liberté, leur anti-conformisme continuent de nous interroger nous, et notre société en général. Ella Maillart et Annemarie

Schwarzenbach sont des pionnières toutes les deux et elles continuent d'être des modèles, ou, en tout cas, des femmes qui nous questionnent. «La voix cruelle» s'inscrit dans un contexte d'avant-guerre et, en même temps, d'une société industrielle qui se modernise, qui transforme la relation des hommes avec le travail et la nature. Toutes choses qui, aujourd'hui, font partie de notre réflexion quotidienne.

Comment votre adaptation de ces deux textes non théâtraux fait-elle entendre ces voix?

Nous n'avons pas cherché à faire un montage exhaustif, c'est impossible. Nous avons vraiment voulu suivre la trame dramatique tissée par le souci de l'autre, le souci qu'Ella Maillart a d'Annemarie, qu'elle aimerait arracher à ses tourments, à ses démons. Cette mission est notre fil rouge, elle construit l'action dramatique, avec un début et une fin. Et à l'intérieur de ce cadre, nous faisons résonner les autres préoccupations de ces deux femmes, leur sensibilité, le regard qu'elles posent sur les pays qu'elles traversent.

Ces deux regards, justement, convergent-ils?

Ces deux femmes se retrouvent la plupart du temps, et c'est ce qui fait qu'elles sont heureuses de se rencontrer. Ce qui les tiraille, c'est que l'une d'entre elles, Annemarie Schwarzenbach, se demande quelle est sa place dans le climat de 1939. Sur la route? Ou, en tant qu'intellectuelle et journaliste, doit-elle prendre position dans son pays contre le nazisme? Ella Maillart, elle, a répondu à cette question. Elle ne peut s'identifier à cette Europe désespérée. Elle s'était déjà montrée très sensible au désastre de la Première Guerre mondiale et elle a l'impression que l'Europe n'a pas les outils philosophiques nécessaires pour s'extirper de cette spirale de l'autodestruction. Elle est persuadée qu'en partant elle va trouver des réponses, d'autres vérités et d'autres forces pour construire une vie humaine digne.

Vous êtes-vous montrée sensible à la langue même de ces deux récits?

Bien sûr. Ces langues sont très différentes. Celle d'Annemarie est plus littéraire. Son écriture fait irruption dans notre montage, on a voulu la faire entendre à travers un ou deux moments plus poétiques. Dans les récits de

voyage proprement dits, les deux langues se complètent bien. Quand on écoute le spectacle, on n'y perçoit pas de contrastes qui nous mettraient mal à l'aise.

Ce voyage s'insère dans une scénographie élégante et assez simple; les comédiennes y manipulent, par exemple, de grands ventilateurs...

L'espace devient aussi un partenaire de jeu poétique, symbolique, pour raconter leurs déplacements, leur aventure. En même temps, c'est bien la scène de théâtre qui est utilisée dans sa machinerie – si l'on ose dire car elle reste vraiment sobre (rire)! Ses moyens, ses codes de langage sont utilisés de manière très artisanale pour servir le texte. ◉

INFO+

La Chaux-de-Fonds: Beau-Site, du ma 20 (la première est complète) au ve 23 octobre à 20h15, sa 24 octobre à 18h15, di 25 octobre à 17h15. Di 25 octobre à 12h, brunch-débat: «Lorsque le monde devient incompatible avec soi: rester? Partir?» Pour faire écho à la pièce, le documentaire «Kaboul Song» sera projeté au **cinéma ABC** sa 24 octobre à 16h en présence des cinéastes, Wolgrand Ribeiro et Lisbeth Koutchoumov. Celle-ci participera en outre à une discussion avec Anne Bisang, le même jour à l'issue de la représentation à Beau-Site. «Sils-Kaboul» à **Neuchâtel:** théâtre du Passage, 24, 25 et 26 février à 20h.

GALERIE JONAS

Expo à géométrie variable

Jusqu'au 1er novembre, la galerie Jonas au Petit-Cortailod accueille une cinquantaine de réalisations constructivistes et minimales. En tout, 20 artistes sont représentés. Pour enrichir la visite, plusieurs livres explicatifs sont mis à disposition sur place.

Dès que l'on foule du pied l'entrée de la galerie Jonas, formes géométriques et lignes entrecroisées sautent aux yeux du visiteur. L'exploration démarre tout de suite à gauche, avec un tableau composé de quatre rectangles signé müller-emil. On les croirait identiques, mais à y regarder de près, on aperçoit de subtiles nuances de bleu apparaître et se détacher.

Trompe-l'œil

Toujours sur le mur gauche, après deux géométries de Marcelle Cahn, apparaît une œuvre verticale d'Henri Prosi. Celle-ci dessine une harmonieuse topologie quadrilatère de noir brillant sur noir mat. Dans les mêmes tons, on pourra admirer le changement de forme du trompe-l'œil de Glattfelder, donnant le sentiment de se tenir à l'intérieur d'un cube. Faire quelques pas tout en fixant ce trompe-l'œil insufflé l'impression que sa surface se meut.

Dans la pièce centrale, tout de suite à gauche après le seuil, un autre tableau de müller-emil, vertical, joue avec les couleurs. A chacune d'entre elles correspond un chiffre ou une lettre, et l'artiste se métamorphose alors en mathématicien. A l'arrière de cette toile se dissimule une sorte de tableau de calcul mêlant points de peinture, chiffres et lettres. Juste à côté, on peut apprécier une œuvre de Camille Graeser, qui fut à la tête de toute l'école concrète de Zurich.

Partie de Tetris

On accède ensuite à la salle du fond par un petit couloir. Là s'opposent deux sculptures de fil de fer que l'on imagine froissées et deux collages affichistes d'Hans Aeschbacher. Dans la dernière pièce, la réalisation du jeune artiste staviaicois Claudio Bernasconi rappelle une partie de Tetris à laquelle on aurait insufflé des couleurs vives. Le lieu abrite également une intrigante toile du peintre et intellectuel Michel Seuphor: on ne sait s'il convient de l'aborder dans sa hauteur ou dans sa profondeur.

◉ **RAFFAELE PRACCHI**

INFO+

Cortailod, galerie Jonas, jusqu'au 1er novembre; me-sa de 14h30 à 18h; di de 14h30 à 17 heures.



Des œuvres de Camille Graeser (à droite) et de Kenneth Martin

CHRISTIAN GALLEY

CINÉMA

Décès de Danièle Delorme

L'actrice française Danièle Delorme, célèbre pour ses rôles dans les films de Marc Allégret, Julien Duvivier ou Yves Robert, est décédée samedi à Paris à l'âge de 89 ans, a annoncé hier la directrice de la galerie d'art que la comédienne avait créée.

Epouse d'Yves Robert

Danièle Delorme avait commencé sa carrière au cinéma en 1942 avec «La belle aventure» de Marc Allégret, avant d'enchaîner plus de cinquante films en soixante ans de carrière, dont «Voici le temps des assassins» (1956) de Julien Duvivier ou encore «Un éléphant ça trompe énormément» (1976) d'Yves Robert, qui fut son époux.

◉ **LE FIGARO**



Danièle Delorme avait, entre autres, tourné avec son ex-mari Yves Robert, le réalisateur d'«Un éléphant ça trompe énormément».

SP

LA CRITIQUE DE... «LA PAIX PERPÉTUELLE»

Quand le théâtre devient le meilleur ami de l'homme

La Cie Projet Icare donne au Temple allemand une pièce écrite par Juan Mayorga à la suite des attentats de Madrid en 2004, «La paix perpétuelle». Les personnages sont des chiens, dont trois concourent pour intégrer une brigade antiterroriste, interrogés par un molosse écopé sergent recruteur. Un humain les accompagne, à mi-chemin du maton et du dresseur. Les candidats sont soumis à une série d'épreuves censées déterminer lequel a le flair le plus aigu, la plus grande force et, in fine, le meilleur équilibre psychologique. Mi-hommes mi-bêtes, ce sont des archétypes: il y a l'impulsif, fruit mal dégrossi d'une manipulation génétique qui subit l'in-

fluence de ses concurrents, le manipulateur à qui on ne la fait pas (un bâtard puissamment incarné par Didier Chiffelle) et le philosophe habile qui pose les bonnes questions à la manière de Pascal ou de Kant (à qui Mayorga a emprunté le titre de sa pièce).

Proche de l'abstraction, la scénographie repose sur un simple carré quadrillé dont chaque côté est doté d'un encadrement de porte surmonté d'une lampe, ce qui permet à Muriel Matile de mettre en scène diverses combinaisons. Cet espace confiné peut représenter tout à la fois une prison, une cage, un camp d'entraînement, un ring, un bureau des ressources humaines, un plateau de télé-

réalité, en bref un endroit où la lutte pour la vie résume l'existence.

La question de savoir si le combat contre le terrorisme justifie tous les moyens, autrement dit si l'humanité se distingue de la race canine, pourrait signaler une pièce à thèse. En dépit d'une fin quelque peu moralisatrice (qui rappelle le discours final du «Dictateur») et d'une ambiance assez mortifère, on rit beaucoup durant ce spectacle joliment mené. Point de cynisme ni de flatterie face au discours de la terreur, mais du théâtre qui dit la vie. ◉ **DIDIER DELACROIX**

◉ **La Chaux-de-Fonds,** Temple allemand je à 19h, ve et sa à 20h30, di à 17h30; Neuchâtel, Pommier, me 28 et je 29 à 20h.